

Exemple de (très) bonne copie. Sujet d'invention, il fallait imaginer la réponse de Robinson au commandant du navire anglais le *Whitebird*.

Hunter ouvrit la paume de sa main demandant par ce geste à Robinson de le suivre. Assuré que l'homme ne rêvait que de rentrer chez lui, en Angleterre, il prononça ces quelques mots :

« Venez mon brave ! Nous vous ramenons à la maison. »

Il ne s'attendait alors pas à obtenir une réaction défiante. En effet, en entendant cette proposition Robinson s'était défait de sa précédente attitude qui oscillait entre la léthargie et la fascination. Instinctivement, il s'éloigna de quelques pas de ses « semblables », paraissant ainsi plus farouche qu'il ne l'était. Incapable pour l'instant d'apposer des mots sur son état il se contenta de secouer négativement la tête. Tout son être lui hurlait de ne pas suivre cet homme qui disait le ramener à la maison. Comment était-il possible de la ramener à la maison alors qu'il s'y trouvait déjà ?

Le capitaine surpris et frustré s'interrogea sur la raison de ce refus. Peut-être que suite à tant d'années de solitude cet homme souffrait de quelques sortes de maladies ou bien d'hérésies ? Son comportement lui semblait totalement irrationnel. Ou bien, ne serait-ce pas cet homme à la peau brune qui l'aurait ensauvagé ? On disait qu'ils étaient cannibales. Quel que fut la cause du comportement de Robinson, il se devait de le ramener à la raison.

« Enfin, mon ami, insista-t-il, vous n'allez pas vous comporter comme un enfant. Nous y allons.

-Dans ce cas, partez, acquiesça son interlocuteur »

La fascination passée, il était maintenant las du tintamarre produit par les marins et n'aspirait qu'à retrouver le calme de Speranza. Hunter ne fut malheureusement pas de cet avis et appuya cette fois son ordre en détachant bien chaque syllabe. Robinson qui lui avait dans un premier temps semblé instruit ne lui paraissait plus que comme un enfant à éduquer.

« Je sais que l'attente fut longue mais vous devez maintenant être censé et nous suivre. »

Robinson se mit à ricaner. Ce son parut distordu-comme le coassement d'une reinette- aux oreilles des moussaillons qui arrêtaient enfin de spéculer sur la valeur marchande des biens pillés. Ils se concentrèrent sur cet étrange personnage qui prit la parole avec un calme déconcertant.

« Censé ? demanda-t-il. Mais qui êtes-vous pour m'ordonner d'être censé ? Vous qui courez après des cailloux et détruisez tout pour quelques bouts de papiers froissés. En quoi êtes-vous plus censé que moi ?

Je ne sais depuis combien de temps je coule des jours paisibles sur Speranza mais je suis certains que j'y ai appris plus qu'en toute une vie à courir après l'argent. Ici, j'ai appris à cultiver la terre, à la chérir, et en échange elle m'offre ses richesses. Je ne l'ai pas ni massacrée, ni pillée. Et vous qu'avez-vous fait ? J'ai appris la valeur de l'attente et de la patience alors que vous vous êtes jeté sur ses offrandes tels des gloutons affamés. Et plus encore j'ai appris l'importance de considérer l'autre comme son égal. Ce ne fut pas toujours le cas. Lorsque j'ai rencontré Vendredi je l'ai d'abord considéré comme une entité inférieure qui me devait allégeance. Et pour quelles raisons me demanderez-vous. Parce que sa peau est plus foncée que la mienne ? Mais n'est-ce pas un avantage sous ce soleil brulant ? Parce

qu'il pratique le cannibalisme ? En quoi est-ce plus horrible que d'assassiner mères et fils pour quelques lopins de terres ?

Je me fourvoyais, il n'était ni mon obligé, ni un inculte que je devais instruire et encore moins un sauvage. Il était simplement un ami, capable de patience et de pardon pour mes bévues. Alors en tant qu'ami j'attendrais que vous ouvriez vos horizons, en lisant quelques ouvrages de Montaigne ou de quelques autres auteurs humanistes, tels Rabelais ou encore Erasme, ou bien en vous rendant à la rencontre de ceux que vous appelez barbares. Abandonnez vos préoccupations futiles et alors peut-être, une fois que vous serez apaisés, je vous suivrais. »

Sur la plage, le silence reprit ses droits, seuls le chant des vagues et le sifflement des oiseaux se permirent de le troubler. Robinson savoura cette brève accalmie, bien vite interrompue par un ignare qui n'avait pas compris la valeur du repos.

« C'est illogique ! s'exclama-t-il. Vous ne pouvez pas rester là ! Vous y vivez sans aucun moyen, vous n'avez rien. Vous vivez dans une bicoque en bois et êtes simplement vêtu d'un linge. Ce n'est pas décent ! En plus vous dormez avec un cannibale. Il pourrait vous manger dans la nuit ! »

Le moussaillon n'avait rien écouté, ou bien rien compris. Robinson se serait lamenté s'il ne les avait pas plaints de vivre dans une telle ignorance.

Comment avait-il pu vivre ainsi ? En rejetant la richesse de la différence, le bonheur du savoir-faire et le bonheur dû au repos ?

Il n'eut pas le temps de répondre qu'un autre membre de l'équipage s'appropriâ la parole, d'une voix trop forte et agressive, persuadé du bien-fondé de son raisonnement.

« Capitaine, héla-t-il, il a perdu la raison, nous devons l'emmener par la force. »

On revenait donc au point de départ, ses « semblables » l'avaient écouté mais ils ne l'avaient pas entendu. Ils pensaient détenir les clés de l'Univers et refusaient la remise en cause de ce qu'ils considéraient comme leur puissance.

« Je suis d'accord avec vous, répondit Hunter, peut-être qu'avec du repos et un retour à la civilisation, sa nature d'homme reviendra. »

Comment trouver le repos dans leur monde agité ? Robinson ne releva pas l'idiotie de ces paroles. La peur s'était éprise de lui. Il ne voulait pas redevenir ce qu'ils nommaient « homme ».

Toute trace de fascination disparue, il n'observait plus qu'en ces humains ce qu'il serait devenu et qu'il refusait désormais d'être : un idiot cupide, orgueilleux et violent. Un homme sans valeurs. Une brute. Un barbare.